



Enquête sur trois mille pages de Giono soustraites à l'édition

COMMUNICATION D'HUBERT NYSSSEN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 JANVIER 2004

L'affaire — car c'en est une — que je me propose de porter brièvement devant vous ne relève pas du délit ou du crime (quoique...), ni du domaine policier (encore que...). C'est l'une de ces affaires dans lesquelles, un beau jour, le hasard, un détail inattendu et l'intuition vous font fourrer le nez, puis vous entraînent dans la découverte d'événements insoupçonnés. Je m'en vais donc vous la raconter, cette affaire, en prenant soin d'avoir pour main courante le fil chronologique.

Voici quelques années, environ une vingtaine, l'exercice de mon métier d'éditeur et mon commerce de plus en plus développé avec la littérature étrangère me conduisirent à de multiples réflexions sur l'art de la traduction où j'avais pris pour maître Valéry Larbaud, auteur de cette bible qui a pour titre : *Sous l'invocation de saint Jérôme*, un saint dont vous savez sans doute qu'il est le patron des traducteurs. J'en vins ainsi à m'intéresser à l'histoire des traductions, à considérer leurs manières, leurs mérites, leur vieillissement, à découvrir leurs « belles infidèles », et même leurs extravagances. Dans les lectures et relectures que je fis alors, l'envie me vint de reprendre *Moby Dick* d'Herman Melville et de me livrer à une comparaison entre les traductions françaises disponibles. L'une d'elles était de Jean Giono et il ne m'a pas fallu longtemps pour constater, par des retours incessants au « texte source » comme disent les linguistes, qu'elle était de fort loin la plus juste, au sens où on le dit de l'interprétation d'une œuvre musicale. Juste par le ton de l'histoire et par l'étoffe du texte autant sinon plus que par l'exactitude linguistique.

Pour vous dire ce que j'ai ressenti, je vous citerai une petite phrase qu'avait écrite Mérimée dans ses *Notes de voyage* : « En arrivant à Avignon, il me sembla

que je venais de quitter la France. » C'est là un sentiment d'étrangeté qui saisit souvent ceux qui passent d'une langue à l'autre dans la lecture d'un même livre. On a l'impression de ne plus reconnaître l'un quand on passe à l'autre. Or la traduction que Giono avait faite de *Moby Dick* me permettait, dans l'exercice auquel je me livrais, d'aller de l'anglais au français et du français à l'anglais sans rupture, sans avoir l'impression de changer, sinon de langue, du moins de royaume. Giono en fournit sans doute l'explication quand il dit s'être obstiné, ce sont ses mots, « à essayer d'en reproduire les profondeurs, les gouffres, les abîmes et les sommets, les éboulis, les forêts, les vallons noirs, les précipices, et la lourde confection du mortier de tout ». Traduire les mots, c'est élémentaire, traduire ce que Giono entendait reproduire, c'est faire de la traduction ce que toujours elle devrait être, un art.

Mais en vérité, la traduction de *Moby Dick* n'était pas de Giono seul, c'était une traduction à trois mains, celles de Joan Smith, de Lucien Jacques et de Jean Giono, Gallimard n'a d'ailleurs pas manqué de le noter sur la page-titre du livre. L'envie me vint d'en savoir plus. J'allai donc voir Claude Gallimard qui me rapporta que Giono avait demandé à Joan Smith de faire une traduction littérale qu'il confia ensuite à son vieil ami Lucien Jacques pour que celui-ci en rédigeât une qui fut plus lisible, plus fluente. Et c'est à partir de celle-là que Giono aurait entrepris, non plus de traduire, mais en quelque sorte de récrire *Moby Dick*. Puis Claude Gallimard me raconta comment son père — ce Gaston Gallimard dont Pierre Assouline a dit que, s'il n'avait écrit aucun livre, il les avait tous signés — avait obtenu que Giono, la traduction achevée, écrivît la surprenante préface qui est intitulée « Pour saluer Melville ». Gaston Gallimard aurait d'abord sollicité une préface ordinaire que Giono, déjà embarqué dans d'autres projets, lui aurait refusée. Gaston était obstiné et il connaissait son homme. Il lui dit que les Français ne connaissaient pas la vie de Melville et qu'une brève biographie serait la bienvenue. C'était une ruse, elle réussit, à la perspective d'avoir une histoire à raconter, Giono accepta. Et c'est là que tout commence. Là, dans ces cent quatre-vingts pages que Giono, ayant fait soudain volte-face, voulait bien écrire, oui, c'est là que se trouve le noyau de l'affaire que je vous conte.

Ce que Claude Gallimard m'avait révélé m'avait, en effet, mis la puce à l'oreille. Et si, me suis-je demandé, Giono pressé d'oublier la traduction pour se

remettre à l'écriture et retrouver la fiction, avait compris dans un éclair que la proposition de Gaston Gallimard lui ouvrait une porte inattendue ? Il n'en fallut pas davantage pour que je reprenne le livre et relise avec attention cette fameuse préface. Aussitôt, comme si j'avais ouvert je ne sais quelle vanne, des questions affluèrent qui ne m'avaient jusqu'alors pas effleuré.

Si la première partie du texte déploie quelques événements dans la vie de Melville, et en particulier révèle une fureur d'écrire qui pourrait être celle de Giono lui-même, et déjà avec cette manière qui lui est propre de transformer, pour l'occasion, un sujet réel en personnage issu de l'imaginaire — mais ils sont entre romanciers et ces coups-là sont permis —, pourquoi par la suite, et très vite, la soi-disant biographie était-elle réduite, tassée, ramassée dans le récit d'un voyage que Melville fait à Londres pour y défendre ses livres, ses idées, secouer ses éditeurs et pour y percevoir ses droits d'auteur ? Pourquoi, à peine arrivé, ce Melville qui commence à s'échapper de sa biographie pour devenir le héros d'une histoire, se sent-il prisonnier ? « Dans quel piège est-il tombé », écrit Giono. Il (entendez Melville) se rend parfaitement compte qu'il va lui arriver une histoire extraordinaire s'il ne fait pas attention. » Vous savez, quand le soupçon se met de la partie tout devient indice d'un mystère à découvrir. C'est pourquoi à mes yeux, ces mots — « il va lui arriver une histoire extraordinaire s'il ne fait pas attention » — me donnèrent l'impression qu'en les écrivant Giono se les destinait et s'en faisait même promesse. Comme si ce qui risquait d'arriver à Melville le concernait lui-même.

Et qu'est-il arrivé ? Il est arrivé que Giono a embarqué son Melville, qui disposait de quinze jours avant de repartir pour l'Amérique, dans une escapade sans but à Woodcut, un patelin près de Bristol. Sur un coup de tête, écrit Giono. Simplement parce qu'un palefrenier auquel Melville avait demandé à brûle-pourpoint ce qu'il ferait « s'il avait dix jours de libre », lui avait répondu qu'il irait à Woodcut pour y voir Jenny, sa bonne amie. Le doute n'était plus possible, ce Melville-là, s'il n'était pas une manière de Giono, devenait l'une des créatures de son pandémonium.

Le voilà donc, Melville — et admettons encore un instant que ce soit lui — qui monte à bord de la malle-poste de Bristol. Et ce branle-bas est accompagné de petites réflexions, notations et remarques qui sèment le trouble et le plaisir, en

même temps qu'elles attisaient la conviction que j'avais d'être sur le point de lever un secret. Ceci, par exemple que Giono donne pour un soliloque de Melville : « Je suis incapable d'exprimer un autre être que moi. Je n'ai pas à créer ce que les autres me demandent de créer. Je n'entre pas dans la loi de l'offre et de la demande. Je crée ce que je suis. » Oh là, me suis-je dit, et si ces mots s'adressaient à Gaston Gallimard ? Vous me demandiez un Melville ? Eh bien, je vous donne un Giono !

Donc me voilà, détective aux prises avec ce petit texte dans le cours duquel Giono met son Melville dans la malle de Bristol. Et soudain ce qu'une première fois j'avais lu sans y voir malice me saute aux yeux par le truchement d'une toute petite phrase : « Herman monta sur l'impériale. » Sur l'impériale ? Mais c'est l'automne, l'automne anglais, et le paysage est givré par le froid. Ma parole, il se croit en Provence ! Mais où a-t-il la tête, Giono ?

La tête, il l'avait sur les épaules, notre Giono. Et moi maintenant, à la vitesse des chevaux qui tirent la malle et traversent des villages à faire pâlir de jalousie, par leur description, ceux de Provence, me préservant encore de l'extravagance, je suis gagné à l'idée qu'il a peut-être décidé, tout simplement, d'offrir à Melville, en gage d'admiration et de complicité, une histoire d'amour, une histoire qu'il aurait vécue lui-même. Car, pour abréger le récit de ce voyage qui dure trois jours, apprenez, ou souvenez-vous, que ce Melville aux allures de Manosquin découvre que, dans la malle-poste, se trouve une femme. Une femme qu'il va rejoindre après être descendu de l'impériale, une femme avec laquelle il va connaître une passion par force sans lendemain puisque tous deux, elle et Melville, sont mariés. Et comment s'appelle cette femme qui ne consent pas tout de suite à révéler son nom ? Adelina White, un nom que vous chercheriez en vain dans les vraies biographies de Melville. D'ailleurs, en examinant le manuscrit, on a constaté que Giono avait hésité entre deux prénoms, Adelina et Aurora, hésitation qui n'est pas celle d'un biographe mais d'un romancier. De surcroît, White, c'est *blanche*, blanche comme la baleine à l'histoire de laquelle le texte de Giono sert de préface. Or, toujours selon Giono, cette Adelina White, par l'effet que la rencontre avait produit sur lui, allait inspirer à Melville l'idée d'écrire son livre le plus fort, le plus grand, le plus célèbre, *Moby Dick*. Comme si de s'appeler White avait suffi pour que cette femme donnât à Melville l'idée d'écrire l'histoire de la baleine blanche. La donner à qui ?

À Melville, vraiment... ou à Giono ? Dans ce jeu de miroirs les caprices de la représentation commençaient à me tourner la tête.

À plusieurs reprises, après avoir eu les soupçons que je vous rapporte, j'avais cherché dans les commentaires des préfaciers, des glossateurs, des « gionistes » de tout poil, des amis de l'écrivain et de ceux qui se disaient du premier cercle de ses intimes, un indice, un signe, un mot par quoi j'aurais eu confirmation que je ne m'égarais pas, qu'il y avait bien anguille sous roche. Rien, je n'avais rien trouvé qu'un commentaire assez crypté d'Henri Godard dans l'édition de la Pléiade. « Quoi qu'il en soit des circonstances, écrivait-il, il est certain qu'avec Adelina surgissait dans l'œuvre de Giono un personnage féminin d'un type nouveau qui reparaitra dans beaucoup de ses futurs romans. » Vous admettez que ce « quoi qu'il en soit des circonstances » avait de quoi accroître ma curiosité. Qu'avait soupçonné Godard qu'il ne voulait pas ou n'était pas autorisé à dire ? Car je commençais à flairer une autre de ces magnifiques supercheries dont, une douzaine d'années après avoir écrit « Pour saluer Melville », Giono allait donner un bel exemple avec l'histoire de *L'Homme qui plantait des arbres*.

Je vous le rappelle, en 1953, en réponse à une proposition fort bien rémunérée que lui faisait le *Reader's Digest* d'écrire une histoire pour leur rubrique « Le personnage le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré », Giono avait envoyé un texte qui avait été accueilli avec une grande satisfaction, mais lui avait valu quelque temps après une autre lettre l'accusant d'imposture car des visiteurs américains s'étant portés en Provence pour voir la forêt créée par le personnage du récit n'avaient trouvé que plateaux nus, garrigue et cailloux. À quoi Giono leur avait répondu qu'il fallait être sot pour ne pas comprendre qu'un personnage aussi extraordinaire que *L'Homme qui plantait des arbres* ne pouvait avoir existé que de l'imagination de l'écrivain. Et bien que cette affaire fût postérieure, je la savais au moment où je m'interrogeais sur la préface de *Moby Dick*. Et je me disais que la suspicion de sottise pourrait bien être formulée une nouvelle fois. C'est que l'histoire vous a parfois de ces effets boomerang...

Mais j'en serais sans doute resté là, entre incertitudes et conjectures si, comme dans les romans policiers et les feuilletons, le hasard ou la coïncidence ne s'en était mêlé. Il advint que je reçus en 1997 une lettre d'une dame appelée Jolaine Meyer qui, se référant à la prédilection que j'avais à plusieurs reprises manifestée

pour Giono, m'envoya un article qu'elle avait publié dans des *Mélanges* offerts à Jean Gaudon et publiés chez Klincksieck, article par lequel elle révélait que sa mère avait eu une longue liaison avec Giono et lui avait inspiré l'histoire d'Adelina White dans « Pour saluer Melville ». Je me demandais ce qu'elle me racontait là quand je lus que sa mère s'appelait... Blanche, Blanche Meyer. Ce fut un éblouissement, vous pensez, et en même temps que se fondaient à nouveau mes soupçons, la crainte revint que tout cela relevât malgré tout d'une supercherie. Or Blanche Meyer, écrivait encore sa fille, avait entretenu avec Jean Giono une correspondance abondante et assidue qui se trouvait à la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale...

Et il arrive que le hasard s'obstine. À quelques jours de là, invité par une amie américaine, je fus assis à sa table en face de mon ami Vincent Giroud, un curateur de la Beinecke, que j'avais rencontré quand on y avait célébré le doctorat *honoris causa* que l'université de Yale avait attribué à Nina Berberova. J'étais soucieux, je le répète, de n'être pas pris pour un naïf au cas où l'affaire de « La chasse spirituelle », ce faux poème de Rimbaud par lequel Maurice Nadeau, Pascal Pia et quelques autres s'étaient laissés abuser, offrant à André Breton le gourmand plaisir de dénoncer leur crédulité dans un pamphlet intitulé *Flagrant délit*.

Pour éviter tout flagrant délit, j'entrepris donc de raconter les étonnements qui m'étaient venus à la lecture de « Pour saluer Melville » et je fis une prudente allusion aux révélations de Jolaine Meyer. Le sourire en coin de Vincent Giroud pendant tout le temps où je racontais l'affaire avait commencé à m'exaspérer. C'est pourquoi, mon récit s'achevant, je lui demandai s'il y avait là quelque chose de risible. Vincent éclata de rire. Mais tout est vrai, me dit-il, une liaison de trente ans, de janvier 1939 à mars 1970, 1 307 lettres de Jean Giono à Blanche Meyer, représentant 3 300 pages, qui toutes sont devenues propriété de l'université de Yale et sont placées à la Beinecke sous embargo. Et quel embargo... jusqu'en 2003 pour la consultation soumise à autorisation, et indéfini pour la publication.

Vous en conviendrez avec moi, 3 300 pages, ce n'est pas rien. Et l'on voulait me faire croire que ces 3 300 pages d'un grand écrivain restaient méconnues ? Elles avaient été écrites, vendues, elles étaient entrées dans le thésaurus d'une célèbre bibliothèque, leur existence avait même été signalée par l'article modeste de Jolaine Meyer et personne n'en aurait eu connaissance ? Mais alors, devais-je

comprendre que ceux qui savaient étaient liés par une sorte d'*omerta* ? Je me suis dit que cette affaire empruntait à l'histoire de *Moby Dick* sa valeur symbolique. Dans le début de sa malicieuse préface, Giono avait écrit cette phrase au parfum prophétique. « L'homme, disait-il, a toujours le désir de quelque monstrueux objet. Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite. » Maintenant que leur existence était avérée, ces 3 300 pages, c'était devenu le « monstrueux objet », la baleine blanche qu'il fallait à tout pris harponner.

Quand je revis Jolaine Meyer, nouvelle surprise. Elle me fit lire les mémoires que sa mère avait écrits. De ce que Blanche avait décidé de dire sur la passion qui l'avait liée si longtemps à Giono, le plus fascinant était constitué par les innombrables citations des lettres de Giono qu'elle avait données à l'appui de son récit. Huron, je fus d'avis que c'était à publier sans délai. Impossible, me dit Jolaine Meyer. La succession Giono faisait opposition, non aux souvenirs mais aux citations. Ils avaient sans doute compris que, sans les lettres, les mémoires seraient sujets à caution, et ne paraîtraient pas. J'ai aussitôt consulté des experts, des avocats, et même des sages car on en trouve encore. Et je fus mis devant l'évidence, nous n'étions plus ici dans le domaine du droit littéraire mais dans celui du droit patrimonial, et l'interdiction de publier les lettres pouvait être indéfiniment maintenue... Mais quoi qu'il en soit de ce barrage, Blanche alias Adelina White existe, je vous le dis, et si je ne l'ai pas rencontrée, à tout le moins j'ai d'elle des photos, dont certaines en compagnie de Giono, qui permettent de comprendre la fascination qu'elle a pu exercer sur lui.

Il faut maintenant que je vous dise le fil de cette histoire, tel qu'il m'est apparu à la lecture des mémoires de Blanche Meyer.

À la fin des années vingt, Jean Giono a fait la connaissance de Blanche, ils habitent Manosque tous les deux, et ils sont l'un et l'autre mariés. Le feu couve car, comme le dit joliment Jean Hugo dans ses souvenirs, et bien qu'il ne s'agisse pas de nos personnages, l'un était inflammable et l'autre combustible. En novembre 1938, Jean Giono déclare enfin sa flamme à Blanche Meyer. Leur liaison s'établit. En 1942, le mari de Blanche, qui était un ami de Giono, découvre la liaison et apprend le projet qu'avaient les amants de se marier après avoir obtenu leurs divorces respectifs. Aussitôt ils y renoncent. Les sources n'étant pas

contradictoire, on peut ici se demander si le renoncement à ce projet arrange ou n'arrange pas Giono qui, à en croire Blanche en ses mémoires, paraît s'être souvent livré à des promesses de « libération » conjugale jamais tenues. Mais on sait cela, ces promesses d'hommes mariés ne sont pas souvent fiables. Bref, on renonce au mariage, ou on n'en parle plus, mais la liaison est maintenue. Les lettres de Giono en font connaître les fluctuations, et cela va des premiers émois du quadragénaire qu'il est déjà quand il se déclare à Blanche, des flambées érotiques que provoque ce qui ne pouvait manquer d'arriver et qui fait basculer le vouvoiement initial dans le tutoiement, à la routine qui peu à peu s'installe, aux scènes qui adviennent, aux relations que les amants maintiennent quand Giono est incarcéré à Saint-Vincent-les-Forts au moment de « l'épuration », jusqu'aux lettres qu'il continue d'écrire quand il sait que plus rien ne pourra les réunir.

Et toujours, dans ces lettres, même si le ton y est parfois relâché — et c'est tant mieux car on découvre ainsi d'autres faces de l'homme —, la curiosité, le regard, les interrogations inquiètes et des confidences littéraires dont je vous dirai un mot. C'est au point que, dans une lettre du 7 octobre 1947, Giono écrit à Blanche : « Si plus tard, quelqu'un a la curiosité de me connaître tel que je suis, c'est dans les lettres que je t'écris qu'il me trouvera. » Dites-moi s'il n'y a pas là, en même temps, la preuve que ces lettres ne sont pas étrangères à son œuvre, et comme une invitation à faire sauter tous les interdits ! C'est en tout cas cette phrase-là qui m'a inspiré le titre que j'ai donné à cette communication.

Vous vous doutez bien qu'à chaque lettre de Giono correspondait une lettre de Blanche, lettres dont l'existence est avérée par les réponses qu'il lui apporte. Or, lorsque Blanche, à la mort de Giono en 1970, inquiète de savoir ce que ses propres lettres sont devenues, interroge l'homme, un certain Guy Pelous, au défunt père duquel Giono confiait les lettres de sa maîtresse, son interlocuteur lui fait savoir que, sur instruction reçue de Giono lui-même, elles ont été brûlées — ce qui, par la suite, a été confirmé par une lettre que j'ai vue. Alors, conseillée par Jean Gaudon, Blanche se met à classer les lettres de Giono, souvent non datées, et pour ne leur faire courir aucun risque, décide de les vendre à la Beinecke de Yale où elles sont enregistrées en 1975.

Ces lettres, je vous l'ai dit, sont ouvertes à la consultation depuis le début de 2003 mais sous réserve d'autorisations qui paraissent bien restrictives. Qui part à

leur recherche sur Internet en revient bredouille. Plusieurs tentatives que j'ai faites pour publier, ne serait-ce que celles qui donnent un sens aux mémoires de Blanche Meyer, se sont heurtées une fois encore au refus catégorique de la succession. Je n'ai donc d'autre ressource, pour faire barrage à l'ignorance dans laquelle par force on les tient, que d'en parler comme je le fais aujourd'hui.

Il y a tout de même dans ces lettres, que j'ai pu lire grâce à Jolaine Meyer, des choses qu'on ne devrait à aucun prix couvrir par le silence car elles ont leur part dans l'histoire littéraire qui demeure, autant que je le sache, un bien commun. Et je vais vous en citer de mémoire quelques traits, faute de pouvoir légalement vous en offrir le texte original... Il ferait beau voir qu'on censure la mémoire !

En juillet 1939, Giono écrit à Blanche qu'il s'est enraciné en elle et que si elle se refusait à ses racines, l'arbre ne donnerait plus ni feuille ni fruit, mais mourrait. Quatre mois plus tard, en novembre 1939 — et souvenez-vous, c'est le moment où il vient de livrer à l'éditeur sa traduction de *Moby Dick* — à cette femme que, par un maniérisme littéraire ou amoureux, il appelle « mon doux fils » il écrit qu'il va lui porter le texte de la préface et qu'elle verra alors qu'il a été fait avec elle, pour elle. En décembre, car il n'a sans doute pas achevé le texte aussi rapidement qu'il l'espérait, il écrit à Blanche que la préface de *Moby Dick*, sans elle n'eût été qu'une sèche biographie. C'est devenu, dit-il, « une histoire entièrement inventée ». Du moins pour ce qui concerne Melville. C'est en vérité une histoire à lui, Giono, et à elle, Blanche. Et il lui en fournit la preuve. Tu y es, dit-il à peu près, tu t'y appelles Adelina White qui, en anglais veut dire blanche. En février 1940 il y revient encore pour lui annoncer qu'elle est bel et bien installée dans le livre, pour lui dire que c'est écrit « juste et sec » et qu'on y voit Adelina White, comme il la voit elle, Blanche. En février 1940, il précise qu'il n'a plus que huit ou dix pages à écrire. Ajoutant ceci que, vous le comprendrez, j'ai appris par cœur : « Et les lettres d'Adelina sont simplement les tiennes. »

Je ne vous en donnerai pas plus car je crois que, déjà, j'ai enfreint les règles. Le peu que je vous ai rapporté n'est qu'un très petit échantillon d'un corpus épistolaire dont vous aurez compris qu'il est indigne de le maintenir sous le boisseau.

Dieu merci, si elles restent interdites de publication, ces lettres, elles ne peuvent plus disparaître, la bibliothèque Beinecke les possède de plein droit, et

moins encore peuvent-elles subir le sort infligé à celles de Blanche. Mais c'est en songeant à ces lettres disparues, que je veux vous en citer une de plein droit, celle que, vers la fin de « Pour saluer Melville », Giono attribue à Adelina White, et qui est adressée à Melville : « J'ai maintenant une perception si fine de vous que même loin je devine à vos lettres, à leur rythme, à leur composition, à votre écriture, quand vous êtes au cœur de votre travail, ou si vous vous en évadez un moment. » Or cette lettre crépusculaire, Giono l'a écrite au début de l'affaire qu'il avait avec Blanche. Blanche à laquelle il a écrit, souvenez-vous, que les lettres d'Adelina étaient simplement les siennes. Alors, si elles étaient à l'aune de celle-ci, les lettres de Blanche, nous mesurons ce que nous avons perdu.

Vous le voyez, au départ, il y eut ce détail d'un Melville prenant place à côté du cocher sur l'impériale de la malle Londres-Bristol. Il suffit parfois d'un si petit détail pour aller à de grandes découvertes...

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Hubert Nyssen, *Enquête sur trois mille pages de Giono soustraites à l'édition* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/nyssen100104.pdf>